

LIVRE IV

DU REGLEMENT DES MONASTERES

1. Objet de ce livre

Après avoir fait connaître les psaumes et les prières dont se compose, chaque jour, l'office dans les monastères, nous suivrons l'ordre indiqué et nous dirons comment on y forme ceux qui renoncent au monde. Nous exposerons le plus rapidement qu'il nous sera possible, les conditions qu'on impose à celui qui veut se donner à Dieu et entrer dans une communauté. Nous nous appuierons pour cela sur les règles des solitaires d'Égypte, et sur celles des religieux de Tabenne, qui forme, dans la Thébaïde, un monastère aussi supérieur aux autres par le nombre des frères que par la sévérité de leur observance. On y compte plus de cinq mille religieux, qui vivent sous la conduite d'un même abbé, et tous les religieux, pendant toute leur vie, obéissent à leur supérieur avec plus de perfection que ne pourrait le faire un seul d'entre nous, pendant peu de temps.

2. De la persévérance dans la vie religieuse

Je pense qu'il faut montrer, avant tout, comment s'obtiennent cette persévérance, cette humilité, cette soumission si parfaite qui les fait rester dans leur communauté jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Leur vertu est si grande, que nous ne nous rappelons pas l'avoir vu pratiquée par quelqu'un pendant une année dans nos monastères. Lorsque nous saurons quels sont les commencements de leur vie religieuse, nous comprendrons que, sur de tels fondements, on peut s'élever au sommet de la perfection.

3. Des épreuves de ceux qui se présentent pour être admis dans les monastères

Celui qui désire suivre la règle d'un monastère, n'y est admis qu'après y être resté dix jours et même davantage, couché à la porte du couvent, et y avoir donné des preuves de sa persévérance, de sa patience et de son humilité. Il se prosterne aux genoux de tous les frères qui passent, et il en est repoussé et rebuté à dessein, comme si ce n'était pas par religion,

mais par nécessité qu'il désirait entrer dans le monastère. On l'accable d'injures et de reproches pour éprouver sa constance, et voir s'il sera capable de supporter les affronts et de résister aux tentations. Lorsqu'on l'admet après cette épreuve, on a grand soin de le dépouiller de tout ce qu'il possède, et de ne pas lui laisser une seule pièce de monnaie. Les supérieurs savent bien qu'il ne pourrait pas suivre longtemps la règle du monastère, y pratiquer l'obéissance et l'humilité, et y vivre heureux dans les privations et la pauvreté, s'il pouvait se dire intérieurement qu'il possède encore quelque argent caché ; car dès qu'ils éprouveraient quelque trouble, la pensée de la ressource qu'il s'est réservée, le ferait sortir du monastère, comme la pierre lancée par une fronde.

4. Les monastères ne veulent pas profiter des biens de ceux qui se présentent

On ne reçoit pas même de celui qui entre l'argent qu'il pourrait donner pour les besoins de la communauté. Cette offrande d'abord exposerait à l'orgueil, et à se croire au-dessus des frères qui seraient plus pauvres. Cette pensée l'empêcherait d'imiter les abaissements du Christ. Il aurait peine à supporter la règle du couvent ; il perdrait bientôt cet esprit de renoncement qui l'animait d'abord dans sa tiédeur ; il nuirait à la communauté, en réclamant et en exigeant par une sorte de sacrilège ce qu'il lui aurait apporté. C'est ce qu'il faut éviter avec soin, en profitant des leçons si fréquentes de l'expérience. Combien en avons-nous vus qui, après avoir été reçus trop facilement dans des monastères moins prudents, ont ensuite réclamé, en causant un grand scandale, l'argent qu'ils avaient donné et qu'on avait déjà employé à de bonnes œuvres.

5. Pourquoi les religieux quittent leurs vêtements du monde et en reçoivent d'autres

On dépouille si bien celui qu'on admet de tout ce qu'il possède, qu'on ne lui permet même pas de conserver les vêtements qu'il portait. Il est introduit dans l'assemblée des frères ; on lui ôte ses habits, et il reçoit des mains de l'abbé ceux du monastère, afin qu'il apprenne par là que, non seulement il s'est dépouillé de tout ce qu'il avait autrefois et de tout le faste du monde, mais encore qu'il s'est abaissé jusqu'au dénuement et à la pauvreté de Jésus-Christ. Il ne doit plus vivre à l'avenir des richesses qu'il se procurait comme les hommes du siècle, ou qu'il aurait pu se réserver secrètement, mais des pieuses largesses du couvent qu'il recevra comme la solde du soldat. En reconnaissant qu'il ne possède rien et qu'il reçoit de ses supérieurs la nourriture et le vêtement, il apprendra, selon le précepte de l'Évangile, à ne pas s'inquiéter du lendemain, et il ne rougira pas de s'unir aux plus pauvres de la

communauté, que notre Seigneur lui-même n'a pas rougi d'appeler ses frères ; il se fera gloire, au contraire, d'être ainsi au nombre de ses serviteurs.

6. Pourquoi l'économe garde les vêtements du monde que les religieux quittent

Ces habits qu'on ôte au novice sont remis à l'économe, qui les garde jusqu'à ce que ses progrès dans la piété, sa conduite avec les frères, et sa patience dans les épreuves, puissent faire compter sur sa persévérance. Si, après un certain temps, il paraît évident qu'il conservera sa première ferveur et qu'il restera dans la communauté, on donne ses habits aux pauvres. Mais si on le voit, au contraire, se laisser aller aux murmures et tomber dans quelques légères désobéissances, on lui retire les habits dont il avait été revêtu ; on lui rend ceux qui avaient été mis à part, et on le renvoie. Car il n'est jamais permis de quitter le monastère avec le vêtement religieux, et celui qui, par sa tiédeur, se rend indigne de la profession, ne doit plus en porter l'habit. Aussi personne ne peut-il le garder, pour quitter le couvent, à moins qu'il ne profite des ténèbres de la nuit pour partir comme un esclave fugitif. Ordinairement lorsqu'un religieux est jugé indigne de rester dans la communauté, on lui ôte son costume en présence de tous les frères et on le chasse honteusement.

7. Ceux qui se présentent, avant d'être admis parmi les religieux, sont confiés aux soins de l'hôtelier.

Celui qui a été admis, éprouvé et revêtu de l'habit religieux comme nous l'avons raconté, n'a pas encore la permission de vivre avec les frères. On le confie à un ancien qui demeure près de l'entrée du monastère et qui est chargé de recevoir les étrangers et les voyageurs, et de leur rendre tous les bons soins de l'hospitalité. Il passe sous sa conduite une année entière, et lorsqu'il a ainsi montré son zèle envers les étrangers, sans avoir mérité le moindre reproche, lorsqu'il s'est formé par ce premier moyen à l'humilité et à la patience, et qu'il a été reconnu digne, après cette longue épreuve, d'être admis dans la communauté, il doit encore obéir à un autre ancien qui dirige dix jeunes religieux que l'abbé lui a confiés, comme nous voyons Moïse l'ordonner dans l'*Exode* (18, 21).

8. Des exercices auxquels on soumet les novices

Le soin principal de ce directeur et sa grande science pour conduire le jeune religieux à la perfection, est de lui apprendre avant tout à vaincre sa volonté. Pour l'exercer à cette vertu, il s'applique sans cesse à lui commander ce qu'il croit le plus contraire à ses

inclinations. Les supérieurs savent très bien par expérience qu'un religieux, surtout dans sa jeunesse, ne saurait résister à l'attrait de la sensualité, s'il n'a pas appris d'abord à vaincre sa volonté par l'obéissance. Aussi disent-ils tous qu'il est impossible de pouvoir, non seulement combattre la colère, la tristesse, la concupiscence, mais encore posséder l'humilité véritable du cœur, l'union avec ses frères, la paix avec tout le monde, et rester même longtemps dans un couvent, si on ne sait pas, avant tout, triompher de sa volonté.

9. Les novices ne doivent rien cacher à leur supérieur

Ces exercices sont comme les premières leçons de ceux qu'on veut former à la perfection, ils servent à discerner si leur humilité est véritable ou si elle est feinte ou imaginaire. Pour les aider à acquérir facilement cette vertu, on leur apprend à ne jamais cacher par une fausse honte les pensées qui troublent leur cœur, mais à les faire connaître, aussitôt qu'elle naissent, à leur supérieur, sans chercher à les juger soi-même, et en s'en rapportant complètement à lui pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises. Ce moyen déjouera toutes les ruses de l'ennemi, qui ne pourra tromper un jeune religieux, malgré son ignorance et son inexpérience, parce qu'il ne se confie pas en ses propres forces, mais dans la sagesse de son supérieur, auquel il découvre toutes les tentations que le démon avait jetées en son âme, comme des traits enflammés. Cet ennemi si subtil n'a pas d'autre moyen de tromper et d'égarer les jeunes religieux, que de leur faire cacher par orgueil ou par honte les pensées qu'il leur inspire. Aussi tous les directeurs disent qu'il est évident qu'une pensée vient du démon, lorsque nous rougissons de la découvrir à notre supérieur.

10. De l'obéissance des novices en toutes choses

L'obéissance est pratiquée avec tant de perfection dans ces monastères, que les jeunes religieux n'oseraient jamais, à l'insu et sans la permission de leur directeur, sortir de leurs cellules, même pour satisfaire les besoins les plus naturels. Ils s'empressent tellement de faire sans discuter tout ce qu'on leur ordonne, comme si Dieu le leur disait lui-même, qu'ils entreprennent quelquefois des choses impossibles avec une grande confiance ; et ils font tous leurs efforts pour réussir, parce qu'ils respectent trop leur supérieur pour penser que ses ordres ne sont pas raisonnables. Je ne parlerai pas davantage ici de leur obéissance admirable. J'aurai bientôt l'occasion d'en citer quelques exemples, si vos prières m'en obtiennent la grâce.

Je continue maintenant à exposer les institutions de l'Orient, mais en omettant tout ce qui ne pourrait pas se pratiquer dans les monastères de nos provinces, comme je l'ai

promis dans ma préface. Ainsi je ne m'arrêterai pas à faire remarquer que leurs vêtements ne sont pas de laine, mais de lin, qu'ils n'en ont jamais deux, mais que leur supérieur seulement leur en donne un pour changer, lorsque celui qu'ils portent paraît devenir trop sale.

11. Austérité des religieux dans leur nourriture

Je ne parlerai pas non plus de cette abstinence si rigoureuse, si extraordinaire, qui leur fait regarder comme un festin délicieux les herbes salées qu'on trempe dans l'eau pour le repas des frères. Je passerai aussi sous silence d'autres mortifications que la température de notre province, ou la faiblesse de nos constitutions, nous rendraient impossibles. Je dirai seulement ce que notre climat et nos santés nous permettent de faire, à moins que notre tiédeur et notre lâcheté n'y mettent obstacle.

12. On doit tout quitter au premier avertissement

Aussitôt que les religieux, appliqués dans leurs cellules au travail et à la méditation, entendent le signal de celui qui est chargé de frapper aux portes pour les appeler à l'office ou à quelque exercice, tous se hâtent de sortir avant tant d'empressement, que celui qui écrit n'oserait pas finir une lettre commencée, quand on vient l'avertir. Chacun, dès qu'il entend le signal, sort sans différer un instant, sans continuer en la moindre chose ce qu'il était en train de faire, se préoccupant bien moins de son ouvrage que de la sainte obéissance, qu'ils préfèrent non seulement au travail des mains, à l'étude, au silence et à la paix de la cellule, mais aussi à d'autres vertus, et ils subissent volontiers toutes sortes d'inconvénients pour ne jamais violer en la moindre chose cette vertu qui leur est si chère.

13. Combien on est coupable de s'approprier la moindre chose

Je crois superflu de rapporter, entre autres règles, celle qui leur défend de posséder une vase, une corbeille, ou quelque chose qu'ils marqueraient d'un signe comme leur appartenant en propre. Leur pauvreté est si complète, qu'ils n'ont rien que les vêtements qui servent à les couvrir. Dans d'autres monastères où l'observance est cependant moins rigoureuse, nous voyons cette règle encore si bien suivie, que personne n'oserait dire qu'une chose lui appartient. Ce serait un grand scandale d'entendre un religieux dire : mon livre, mes tablettes, ma plume, ma tunique, mes chaussures, et celui qui commettrait une pareille faute par distraction ou par ignorance, devrait l'expier d'une sévère pénitence.

14. Quel que soit le profit du travail, il ne doit servir qu'à se procurer le nécessaire

Quoique chaque religieux gagne tous les jours, au monastère, de quoi suffire non seulement à ses modestes besoins, mais encore à la nourriture de plus autres, personne cependant ne s'en prévaut et ne se glorifie des profits que la communauté retire de son travail. Personne ne penserait à recevoir plus que ses deux petits pains qui coûtent à peine trois deniers. Pas un n'oserait travailler pour lui-même ; il ne pourrait pas même en avoir la pensée.

Ces religieux croient, il est vrai, que le bien du monastère est à tous, et que chacun doit en avoir le soin et la garde. Mais l'amour de la pauvreté qu'ils ont choisie et qu'ils veulent garder fidèlement en toute chose, fait qu'ils se considèrent comme des étrangers, des voyageurs en ce monde, et s'ils se croient plutôt les obligés, les serviteurs du monastère, que les maîtres de ce qu'ils possèdent.

13. Du relâchement de l'esprit de pauvreté

Que dirons-nous de ces exemples, nous malheureux, qui vivons dans un couvent, sous la conduite paternelle d'un abbé, et qui portons toujours sur nous la clef de ce qui nous appartient ? Sans respect pour nos engagements et sans honte de les violer, nous ne rougissons pas de porter publiquement à notre doigt l'anneau qui sert à marquer ce qui est à nous, et nous avons tant de choses, que les corbeilles et les paniers ne suffisant pas à les mettre, il faut encore des coffres et des armoires pour conserver tout ce que nous amassons ou ce que nous avons gardé en quittant le siècle. Nous nous passionnons tellement pour ces biens, pour ces choses méprisables dont nous voulons avoir la propriété, que, si quelqu'un paraît vouloir y toucher du bout du doigt, nous nous irritons contre lui, au point que nous ne pouvons retenir, sur nos lèvres et dans nos mouvements, l'agitation de notre cœur.

Mais ne parlons pas de nos défauts ; il vaut mieux passer sous silence des choses qui ne méritent pas qu'on les rappelle, comme l'a dit le Prophète : « Que ma bouche ne parle pas des œuvres des hommes. » (Ps 16, 4). J'aime mieux continuer à vous entretenir des vertus de ces saints religieux que nous devons chercher à imiter.

Disons encore quelques mots de leurs règles et de leurs usages avant de vous raconter quelques-unes de leurs actions dont je voudrais perpétuer la mémoire. Le meilleur moyen de bien établir ce que je vous ai exposé, c'est de l'appuyer sur l'autorité de leurs exemples et de leur vie.

16. Des pénitences publiques pour certaines fautes

Si quelqu'un brise par hasard un vase de terre, une écuelle, il ne peut réparer sa négligence que par une pénitence publique. Lorsque les frères sont réunis au chœur, il se prosterne à terre pour demander pardon ; il y reste jusqu'à la fin de l'office, et il obtient sa grâce lorsque l'abbé lui donne l'ordre de se relever. La même pénitence est imposée à celui qui arrive trop tard au travail ou à l'office, et à celui qui, en récitant un psaume, se trompe, même légèrement.

Est soumis à la même peine celui qui fait une réponse inutile, dure ou inconvenante ; celui qui accomplit avec négligence ce qui lui est commandé ; celui qui se permet le moindre murmure ou qui préfère la lecture au travail et à l'obéissance ; celui qui s'acquitte de ses emplois avec mollesse ; celui qui, après l'office, ne se hâte pas de rentrer dans sa cellule, qui dit un mot à un autre ou qui s'arrête quelque part, ne fût-ce qu'un instant ; celui qui prend la main d'un frère ou s'entretient avec un religieux qui n'habite pas la même cellule que lui ; celui qui prie avec un frère séparé de la prière commune ; celui qui voit un parent ou un ami du monde, et lui parle, sans être assisté d'un ancien ; celui qui reçoit une lettre ou en écrit une, sans l'autorisation de l'abbé.

Pour toutes ces fautes et pour celles qui leur ressemblent, on se contente de cette punition ; mais pour les autres que nous commettons si facilement et qui nous paraissent cependant plus répréhensibles, telles que les injures et les mépris manifestes, les disputes orgueilleuses, la familiarité avec les femmes, les colères, les querelles, les reproches, les profits qu'on retire de son travail, l'amour de l'argent, le désir et la possession des choses inutiles que les autres frères n'ont pas, les repas extraordinaires qu'on fait en cachette, la pénitence dont nous avons parlé ne suffit pas ; on les punit par des châtiments corporels ou par le renvoi du monastère.

17. De la lecture pendant les repas

L'usage de faire, dans les couvents, une lecture pieuse pendant que les frères sont à table, ne vient pas des solitaires d'Égypte, mais de ceux de Cappadoce. Il est certain qu'ils ont établi cette règle, non pas tant pour s'occuper de saintes pensées, que pour éviter des conversations inutiles et frivoles, et surtout pour empêcher les contestations qui naissent pendant les repas et qu'ils ne croyaient pouvoir arrêter d'une autre manière. Les solitaires d'Égypte, et principalement ceux de Tabenne, gardent tous un si profond silence, que parmi ces religieux si nombreux, qui mangent ensemble, il n'y en a pas un seul qui ose ouvrir la bouche ; il faut excepter celui qui est chargé d'une dizaine et encore est-ce plutôt par des

signes et des paroles qu'il indique ce qu'il est nécessaire d'enlever ou d'apporter sur la table. Ce silence est rigoureusement gardé pendant les repas, et les religieux abaissent leur capuchon sur leurs yeux pour éviter la tentation de satisfaire leur curiosité. Ils ne peuvent voir que la table et les aliments qu'on leur sert. Personne n'aperçoit ce qu'un autre mange.

18. Défense de manger et de boire hors les repas de la communauté

Il est expressément défendu de rien prendre, hors le réfectoire, avant ou après le repas de la communauté. Lorsque les religieux vont dans les jardins et les vergers où les fruits pendent aux arbres comme pour s'offrir à la bouche des passants, et qu'ils en trouvent même à terre qu'on pourrait ramasser pour ne pas les fouler aux pieds, cette abondance et cette facilité semblent exciter la convoitise et devoir tenter les plus austères et les plus mortifiés. Mais ils croiraient commettre un sacrilège, non seulement s'ils en mangeaient, mais s'ils y touchaient même de la main. Ils ne goûtent jamais qu'aux fruits que l'économe fait servir au réfectoire pour toute la communauté.

19. Les religieux servent tour à tour leurs frères au réfectoire

Pour ne rien omettre de ce qui regarde les usages des monastères, je pense qu'il faut dire un mot de ce qui se fait dans les autres pays pour le service ordinaire des frères. Dans la Mésopotamie, la Palestine, la Cappadoce et dans tout l'Orient, des religieux sont désignés, chaque semaine, pour servir les autres, et leur nombre varie selon l'importance de la communauté. Ils s'acquittent tour à tour de ce devoir avec tant de zèle et d'humilité, qu'on ne trouverait jamais un esclave qui servît aussi bien le maître le plus cruel et le plus puissant. Et non seulement ils remplissent ces devoirs que la règle leur impose, mais ils se lèvent encore la nuit pour aider ceux qui en sont aussi chargés, et ils cherchent par tous les moyens à leur en éviter la peine. Ce service commence avec la semaine et finit au souper du dimanche. Après avoir ainsi servi toute la semaine, ceux qu'on doit remplacer lavent les pieds à tous les frères, lorsqu'ils se rassemblent le dimanche soir, pour dire les psaumes qui précèdent le coucher. Ils le font en suivant les rangs, et demandent à chacun cette permission comme une faveur et une récompense de leur service de toute la semaine. En finissant ainsi d'accomplir le précepte du divin Maître, ils conjurent les frères de prier tous ensemble pour eux, afin que Dieu leur pardonne les fautes qu'ils auraient pu commettre par ignorance ou par faiblesse, et que sa bonté veuille bien recevoir leur travail comme un sacrifice d'agréable odeur.

Le jour suivant, après l'office du matin, ceux qui ont servi remettent à ceux qui leur succèdent tous les instruments et les vases dont ils ont fait usage. Ils en prennent un grand soin et veillent à ce que rien ne se perde et ne se détériore. Ils regardent comme sacré tout ce qui appartient à la communauté, et ils croiraient avoir à rendre compte, non pas seulement à l'économe, mais à Dieu même, de la moindre perte qui arriverait par leur négligence. Pour vous faire comprendre avec quel soin et quelle fidélité ils observent cette règle, il me suffira d'en donner un exemple. Vous avez désiré tout connaître, et vous voulez même que je vous répète ce que vous savez déjà ; je fais tous mes efforts pour vous satisfaire, mais je crains de dépasser les limites que je me suis tracées.

20. De trois grains de lentilles trouvés par l'économe

Un jour, l'économe vit, en passant, trois grains de lentilles que le frère de semaine, très pressé, avait laissé tomber par terre avec l'eau où il les lavait pour les faire cuire. Il alla aussitôt consulter l'abbé, qui jugea le frère comme un gardien négligent, un dissipateur du bien sacré du monastère, et lui interdit la prière commune. Sa faute ne lui fut pardonnée qu'après l'avoir expiée par une pénitence publique. Non seulement ces saints religieux ne croient plus s'appartenir, mais ils pensent que ce dont ils se servent est consacré à Dieu, et que tout ce qui est une fois entré dans le monastère, doit être traité avec grand respect comme une chose sainte. Ils font tout, ils disposent de tout avec une foi si grande, que même pour les choses les plus petites, les plus ordinaires et qui semblent méprisables, lorsqu'ils changent un objet de place, lorsqu'ils remplissent un vase d'eau et qu'ils l'offrent à quelqu'un pour boire, lorsqu'ils ôtent un brin de paille de la chapelle ou d'une cellule, ils sont persuadés qu'ils en recevront une récompense.

21. Du zèle de quelques religieux à servir leurs frères

Nous avons connu des frères, pendant la semaine desquels le bois manqua si bien, qu'il n'y en avait pas un morceau pour faire cuire la nourriture des solitaires. L'abbé ordonna qu'on se contenterait de légumes crus tant qu'on ne pourrait s'en procurer d'autres, et les religieux se soumirent avec joie à cette nécessité. Mais ceux qui étaient de semaine, craignant de perdre la récompense de leurs peines, s'ils ne préparaient pas la nourriture de la communauté comme à l'ordinaire, s'imposèrent volontairement une tâche bien difficile. Ils parcoururent les lieux arides et stériles, où il n'y a pas même de broussailles, comme dans nos contrées, et où on ne trouve que les branches coupées des arbres fruitiers, et ils traversèrent le désert jusqu'à la mer Morte, ramassant les petits débris et les épines que le vent y disperse,

et les rapportant au monastère, afin de préparer les aliments. Ainsi grâce à leur zèle et à leur dévouement pour leurs frères, rien ne fut changé au repas. Ils auraient bien pu s'excuser sur le manque de bois et sur l'ordre du supérieur ; mais ils ne voulurent pas abuser de la permission et se priver de leur peine et de leur récompense.

22. Usage particulier des solitaires de l'Égypte pour le service des frères

Nous avons dit que cette règle était en usage dans tout l'Orient et que nous devons aussi la suivre dans nos contrées ; mais, en Égypte, où on tient beaucoup au travail, cette coutume de changer les frères toutes les semaines ne s'observe pas, dans la crainte que ce service ne nuise à leur ouvrage en l'interrompant. On confie à un des religieux les plus sûrs le soin du cellier et de la cuisine, et il continue à remplir cette charge tant que ses forces et son âge le lui permettent ; sa tâche d'ailleurs n'est pas bien pénible, car les religieux le tourmentent peu pour préparer et cuire leurs aliments. Ils mangent surtout des légumes frais ou secs, et c'est un grand festin quand on leur sert, tous les mois, des feuilles de poireau hachées, des choux, du sel, des olives et de petits poissons salés qu'ils appellent des harengs.

23. De l'abbé Jean, et de la déférence qu'avait pour lui l'empereur Théodose

Puisque ce livre traite des moyens que celui qui renonce au monde prend pour arriver, par une humilité véritable et une obéissance parfaite, au plus haut degré des autres vertus, je pense qu'il est nécessaire de rapporter ici quelques exemples des anciens solitaires qui se sont distingués sous ce rapport. J'en choisirai seulement quelques-uns dans un très grand nombre, pour encourager à les imiter ceux qui aspirent à la perfection, sans m'écarter du plan que je me suis tracé. Je me contenterai d'en citer deux ou trois.

Le premier exemple est celui de l'abbé Jean, qui demeurait près de Lycon, ville de la Thébaïde. Ce saint homme, par la vertu d'obéissance, avait mérité le don de prophétie, et était devenu si célèbre dans le monde, que les rois mêmes lui rendaient hommage. Quoiqu'il demeurât, comme nous l'avons dit, aux extrémités de la Thébaïde, l'empereur Théodose n'osait pas entreprendre une guerre importante sans le consulter ; ses avis étaient pour lui des oracles du ciel, et c'est en les écoutant qu'il triomphait des ennemis les plus redoutables.

24. Admirable obéissance de l'abbé Jean. Il arrose pendant un an un bâton desséché

Ce bienheureux solitaire, depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge mûr, servit son supérieur et le soigna tant qu'il vécut avec une humilité si grande, que ce bon vieillard lui-même

s'étonnait de son obéissance. Pour l'éprouver et voir si cette vertu venait d'une foi véritable et d'une grande simplicité de cœur, ou d'une certaine affection et soumission complaisante pour celui qui commandait, il lui ordonnait souvent de faire des choses inutiles et même impossibles. J'en citerai trois, qui montreront l'esprit et la sincérité de son obéissance.

Son supérieur prit dans son bûcher un petit bâton qui avait été autrefois coupé pour la cuisine et qui, n'ayant pas servi, était non seulement sec, mais presque pourri. Il l'enfonça en terre en présence de Jean, et lui commanda d'aller chercher deux fois par jour de l'eau pour l'arroser, afin que l'humidité lui fit reprendre racine, qu'il reverdît, que son feuillage charmât les yeux, et que son ombrage fût agréable à ceux qui viendraient s'y reposer pendant les chaleurs de l'été. Le disciple reçut cet ordre avec son respect ordinaire, sans penser à l'inutilité de son obéissance. Il allait tous les jours chercher de l'eau à près de deux milles, et ne manqua jamais d'arroser le bâton pendant toute une année ; la maladie, les fêtes, les occupations les plus pressantes, qui pouvaient l'excuser, et les rigueurs même de l'hiver ne l'empêchèrent pas une seule fois de faire ce qui lui avait été commandé. Le vieillard observait en silence l'assiduité de son disciple, et voyait qu'il obéissait avec une grande simplicité de cœur, une humilité sincère, comme si cet ordre lui était venu du ciel, sans aucun trouble sur son visage, sans murmurer ou raisonner ; il eut enfin compassion de ce travail si pénible qui avait duré toute une année, et s'approchant du bâton : « Jean, dit-il, cet arbre pousse-t-il des racines ? » et comme celui-ci répondait qu'il n'en savait rien, il parut vouloir examiner la chose et constater si le bâton tenait bien sur ses racines ; il l'arracha facilement et le jeta, en lui recommandant de ne plus l'arroser.

25. Il jette une fiole d'huile par la fenêtre

Le jeune religieux formé à une pareille école fit de tels progrès dans cette vertu et brilla si bien par son humilité, que sa réputation se répandit comme une bonne odeur dans tous les monastères. Quelques frères qui étaient venus s'édifier près du vieillard lui témoignaient de l'admiration pour l'obéissance de son disciple, dont ils avaient entendu parler. Il l'appela, lui dit de prendre la fiole où était toute l'huile qu'on avait et qui servait à bien recevoir les étrangers, et il lui ordonna de la jeter par la fenêtre ; Jean monta bien vite et jeta par la fenêtre la fiole, qui se brisa à terre ; il ne s'arrêta pas à considérer et à discuter la singularité du commandement, le besoin qu'on avait de cette huile, son utilité pour la santé, le manque d'argent pour en acheter, la difficulté qu'on aurait à en avoir dans ce désert affreux, où il était impossible de se procurer, à n'importe quel prix, l'huile qui avait été ainsi perdue.

26. Ses efforts pour rouler un rocher

Une autre fois, le supérieur de Jean l'appela devant quelques religieux qui désiraient s'édifier de son obéissance : « Jean, lui dit-il, courez vite et roulez ici ce rocher. » Ce rocher était énorme, et une troupe nombreuse d'hommes n'auraient pas même pu l'ébranler. Jean se mit aussitôt à l'œuvre, et fit tant d'efforts, de la tête et des épaules, que bientôt, non seulement son corps et ses vêtements étaient baignés de ses sueurs, mais que le rocher même en était mouillé ; il ne s'inquiétait pas de l'impossibilité de réussir ; il ne pensait qu'à obéir avec respect et simplicité, bien persuadé que son supérieur ne pouvait rien lui ordonner inutilement et sans raison.

27. Patience et obéissance d'un autre solitaire

Ces quelques traits de l'abbé Jean, pris entre mille, suffisent ; parlons maintenant de l'abbé Mucius, qui mérite aussi d'être cité. Lorsque ce saint homme voulut renoncer au monde, il demeura si longtemps à la porte du monastère, que sa persévérance força les religieux à le recevoir, contrairement à leurs usages, avec son jeune fils qui avait à peine huit ans. Dès qu'ils furent admis, non seulement on les confia à des directeurs différents, mais on les mit dans des cellules très éloignées l'une de l'autre, de peur que le père, en voyant son fils, ne retrouvât dans cette jouissance tous les biens qu'il avait abandonnés ; il devait oublier qu'il avait été riche, et aussi qu'il était père. Pour mieux éprouver si la tendresse naturelle qu'il pouvait avoir ne nuisait pas à son obéissance, à cette abnégation chrétienne que doivent préférer à tout ceux qui renoncent au monde, on négligeait à dessein son enfant, on le revêtait de haillons et on l'entretenait si mal, que sa vue devait plutôt affliger que réjouir son père ; quelquefois même on le maltraitait en sa présence, et il rencontrait sans cesse le pauvre innocent, la figure baignée de larmes ou souillée par celles qu'il avait répandues. Quoiqu'il vit ainsi son fils, tous les jours, la tendresse paternelle ne l'ébranla pas, et il resta toujours fidèle à l'amour du Christ et à la vertu de la sainte obéissance. Il ne regardait plus comme son fils celui qu'il avait offert avec lui-même à Dieu ; il ne s'inquiétait pas des injures qu'il souffrait, et il s'encourageait, au contraire, en voyant qu'il ne les supportait pas inutilement ; au lieu de se troubler de ses larmes, il ne pensait qu'à ses progrès dans l'humilité et la perfection. Le supérieur de la communauté, qui remarquait le calme et la force de son âme, voulut savoir jusqu'où irait sa constance. Un jour qu'il voyait l'enfant pleurer, il parut s'irriter contre lui, et il ordonna père de le prendre et d'aller le jeter à la rivière. Le père, comme s'il eût reçu cet ordre de Dieu même, prit aussitôt son enfant dans ses bras et courut bien vite au bord de l'eau, où il eût accompli certainement cet acte de foi

et d'obéissance, si des religieux, qui avaient été prévenus, ne l'eussent arrêté et n'eussent repris l'enfant, qui était presque déjà dans la rivière. Le père avait obéi, et sans cette intervention, le sacrifice était consommé.

28. Révélation sur les mérites de ce solitaire

Cet acte de foi et de piété fût si agréable à Dieu, qu'il voulut sur le champ en rendre témoignage. Une lumière d'en haut fit connaître à l'abbé que ce religieux avait égalé, par son obéissance, le mérite du patriarche Abraham ; et, peu de temps après, l'abbé, sur le point de mourir, le désigna, en présence de tous les frères, comme son successeur dans le gouvernement du monastère.

29. Obéissance et humilité d'un autre religieux

Je parlerai aussi d'un religieux que j'ai connu et qui appartenait dans le monde à une grande famille ; il était fils d'un comte très riche et avait reçu la plus brillante éducation. Lorsqu'il quitta ses parents et se présenta au monastère, le supérieur, pour éprouver son humilité et l'ardeur de sa foi, lui ordonna de prendre dix paniers d'osier, qu'il n'était pas nécessaire de vendre publiquement, de les charger sur ses épaules et de les porter ainsi dans toutes les rues de la ville, lui imposant cette condition, qui devait rendre l'épreuve plus longue, de ne pas les céder, si quelqu'un voulait les acheter tous à la fois, mais de les vendre un à un à ceux qui en demanderaient ; c'est ce qu'il fit avec une grande dévotion, en foulant aux pieds le respect humain pour l'honneur et l'amour du Christ. Il prit les paniers sur ses épaules, en retira le prix convenu et rapporta l'argent au monastère ; il ne s'effraya pas de la nouveauté de cet emploi si misérable, et ne considéra aucunement la bassesse de cet acte, la splendeur de sa naissance, et les affronts que pouvait lui attirer cette vente ; il désirait, par la sainte vertu de l'obéissance, acquérir cette humilité du Christ, qui est la noblesse véritable.

30. Comment l'humilité de l'abbé Pynuphe lui fait quitter son monastère

La longueur de ce livre nous presse de finir ; mais l'utilité de l'obéissance, qui tient le premier rang parmi les autres vertus, ne nous permet pas de passer sous silence quelques exemples de ceux qu'elle a rendus célèbres. Pour contenter tout le monde, sans être long et sans tromper les désirs de personne, nous citerons encore l'humilité d'un religieux qui n'était pas un commençant, mais un abbé d'une grande perfection, et ce que nous en dirons

pourra non seulement instruire les plus jeunes, mais aussi exciter les plus anciens à la pratique de l'humilité.

Nous avons connu l'abbé Pynuphe, qui était prêtre dans un monastère considérable de l'Égypte, près de la vie de Panephyse. Sa vie, son âge et la sainteté de son caractère le faisaient vénérer par tout le monde ; mais comme il voyait que cette considération l'empêchait de pratiquer l'humilité qu'il recherchait de toute son âme, il s'enfuit secrètement du monastère et se retira seul sur les confins de la Thébaïde. Il y quitta le costume religieux, revêtit des habits séculiers et se rendit au couvent de Tabennes, qu'il savait être des plus austères ; il espérait qu'on ne le connaîtrait pas à une telle distance et qu'il pourrait facilement se cacher, à cause de la grandeur du monastère et de la multitude des religieux. Il resta très longtemps à la porte, se prosternant aux pieds de tous les frères et sollicitant avec instance son admission ; il fut admis après bien des épreuves. On lui reprochait son extrême vieillesse, et on lui disait qu'après avoir passé toute sa vie dans le monde, il voulait entrer dans le couvent parce qu'il ne pouvait plus se procurer aucun plaisir, et que c'était bien moins par religions que pour ne pas mourir de faim et de misère. On le regarda comme un vieillard qui n'était bon à rien, et on le mit à cultiver le jardin, en le confiant à la direction d'un frère beaucoup plus jeune que lui. Il se soumit si bien à cet emploi, qu'il put pratiquer d'une manière parfaite cette vertu de l'humilité qu'il aimait tant. Non seulement il s'acquittait, tous les jours, des travaux du jardin, mais il faisait encore tous les ouvrages qui répugnaient aux autres parce qu'ils étaient trop vils et trop pénibles. Souvent il se levait la nuit pour ces choses à l'insu de tout le monde, et personne ne se doutait que c'était lui qui les avait faites. Il vécut ainsi trois ans, pendant lesquels ses frères le cherchaient dans toute l'Égypte. Enfin un religieux qui venait de ce pays le vit et le reconnut avec peine, à cause de la grossièreté de ses habits et de la bassesse de son emploi. Il était toujours penché à sarcler la terre, à bêcher les légumes ; puis il apportait du fumier sur ses épaules et l'étendait aux racines.

Le frère, le voyant à l'oeuvre, hésita longtemps à le reconnaître ; mais il s'approcha de plus près, examina avec sa figure et le son de sa voix, et se jeta aussitôt à ses pieds. Ceux qui le virent furent bien surpris de cet honneur rendu à un homme qu'ils prenaient pour un novice à peine sorti du monde et le dernier de la communauté. Mais ils furent plus étonnés lorsqu'ils apprirent son nom, qui était parmi eux en grande réputation. Tous les frères vinrent lui demander pardon de leur ignorance, et de l'avoir gardé si longtemps parmi les plus simples et les plus jeunes. Mais lui, tout en larmes, se plaignait de ce que la malice du démon le privait de cette humble condition qui lui convenait si bien ; il s'était réjoui de l'avoir trouvée, après l'avoir cherchée longtemps, et il regrettait de n'avoir pas mérité d'y

finir sa vie. Il fut reconduit à son ancien monastère, et on le surveilla avec soin pour qu'il ne s'échappât pas une autre fois.

31. L'abbé Pynphe est ramené à son monastère

Après y être resté quelque temps, le désir de l'obscurité le reprit avec tant de force, qu'il profita du silence et des ténèbres de la nuit pour fuir encore du monastère. Ce ne fut plus dans la province voisine, mais dans des terres ignorées et lointaines, qu'il se réfugia. Il s'embarqua sur un vaisseau pour aller en Palestine, où il espérait mieux se cacher, parce que son nom même y serait inconnu. Lorsqu'il y fut arrivé, il se présenta à notre couvent, qui n'était pas éloigné de la grotte où Notre-Seigneur Jésus-Christ a bien voulu naître de la Vierge Marie. Il y resta quelque temps ; mais, comme le dit l'Évangile, la cité placée sur la montagne ne peut être cachée. Quelques religieux de l'Égypte, qui étaient venus par dévotion visiter les lieux saints, le reconnurent et le décidèrent, par leurs instantes prières, à revenir dans son ancien couvent.

32. Conseils de l'abbé Pynphe à un religieux en le recevant dans son monastère

Lorsque nous fûmes en Égypte, nous recherchâmes avec empressement le saint vieillard qui avait bien voulu nous témoigner de l'affection pendant qu'il était dans notre monastère, et nous lui entendîmes faire, en notre présence, à un religieux qu'il recevait, une exhortation si importante, que je crois très utile de la rapporter dans ce livre.

Vous savez, lui dit-il, combien de jours vous êtes resté la porte du monastère avant d'y être reçu aujourd'hui. Comprenez d'abord la cause des difficultés qu'on vous en a faites ; l'intelligence que vous en aurez vous sera très utile dans la voie où vous désirez entrer, et vous deviendrez un bon serviteur du Christ.

33. De la récompense et du châtement qui attendent les religieux

Une gloire immense est promise à ceux qui servent Dieu fidèlement, en suivant la règle de cette communauté, mais aussi de grands châtements sont préparés pour ceux qui s'acquittent avec tiédeur des devoirs de leur profession, et qui ne donnent pas les fruits de sainteté que les hommes en attendent. L'Écriture nous apprend qu'il vaut mieux ne pas faire de vœux que de mal les remplir (Qo 5, 3) ; et celui qui fait mal l'oeuvre de Dieu est maudit (Jr 48, 10). Si nous avons différé longtemps à vous recevoir, ce n'est pas que nous ne désirions pas ardemment le salut de tous les hommes, et que nous ne voulions aller au-

devant de tous ceux qui souhaitent se convertir à Jésus-Christ, mais nous avons craint de nous rendre coupables de légèreté devant Dieu, et de vous charger vous-même d'un trop lourd fardeau, en vous recevant trop facilement sans vous faire bien comprendre la gravité de vos engagements, c'était vous exposer à tomber ensuite dans la tiédeur ou l'apostasie. Vous devez avant tout connaître les vrais principes du renoncement, afin que cette connaissance vous apprenne clairement tout ce que vous aurez à faire.

34. La vie religieuse est un sacrifice et une ressemblance avec Jésus-Christ crucifié

Ce renoncement est le signe public de la mortification et de la Croix. Vous devez savoir qu'aujourd'hui même, vous êtes morts au monde, à ses oeuvres, à ses désirs, et que, selon l'Apôtre, vous êtes crucifiés pour le monde, comme le monde l'est pour vous (Ga 6, 14). Considérez les obligations de la Croix à laquelle vos vœux vous attachent sur cette terre, puisque ce n'est plus vous qui vivez, mais que celui-là vit en vous, qui a été crucifié pour vous (Ga 2, 29). Nous devons, en cette vie, reproduire l'image de Notre-Seigneur, lorsqu'il était attaché pour nous sur la Croix, afin que, selon la parole de David (Ps 118, 120), la crainte du Seigneur perce notre chair, et que toute notre volonté, tous nos désirs ne soient plus assujettis à la concupiscence, mais attachés à la mortification. Nous accomplirons aussi le précepte du Seigneur, qui a dit : « *Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi.* » (Mt 16, 23).

35. Notre croix est la crainte du Seigneur

Notre croix est la crainte du Seigneur. Comme celui qui est crucifié ne peut plus remuer ses membres selon sa volonté, nous ne devons pas vouloir et désirer ce qui est agréable et nous plaît maintenant, mais uniquement ce qu'ordonne la loi de Dieu à laquelle nous nous sommes soumis. Celui qui souffre sur la Croix ne regarde plus les choses présentes, ne songe plus à ses caprices, et ne s'inquiète plus du lendemain. Il n'a plus l'ambition d'acquérir, et ne connaît plus la colère et l'envie ; il ne se plaint pas des injures qu'on lui fait, et il oublie celles qu'il a reçues ; il se croit mort à tout, et son coeur est déjà où il doit bientôt aller. De même, nous que la crainte du Seigneur a crucifiés, nous devons mourir à tout, non seulement aux vices de la chair, mais encore aux choses plus simples, ayant les yeux de notre âme toujours fixés où nous devons espérer aller à chaque instant. C'est ainsi que nous pourrions mortifier toutes nos convoitises, toutes les affections de la chair.

36. Le renoncement est inutile, si nous nous mêlons encore des affaires du monde

Prenez donc garde de rechercher encore quelques-unes des choses auxquelles vous avez renoncé, et de revenir du champ évangélique où vous travaillez, pour reprendre, malgré la défense du Seigneur, la tunique dont vous vous étiez dépouillé. Ne retournez pas aux désirs terrestres et aux viles jouissances de ce monde, et ne désobéissez pas au Christ en descendant du toit de la perfection pour ramasser quelque chose des biens que vous avez rejetés. Craignez que le souvenir de vos parents et de vos anciennes affections ne vous rappelle aux soins et aux inquiétudes de la terre, et que, suivant la menace du Sauveur, après avoir mis la main à la charrue, vous ne regardiez en arrière et vous ne deveniez impropres au royaume des cieux (Lc 9, 62).

Prenez garde que l'orgueil, que vous foulez aux pieds maintenant par l'ardeur de votre foi et par votre humilité sincère, ne se relève et ne ressuscite en vous, lorsque vous commencerez à goûter la beauté des psaumes et le bonheur de votre profession. Méditez ce que dit l'Apôtre : « *Si vous rétablissez ce que vous avez détruit, vous vous rendez vous-mêmes prévaricateur.* » (Ga 2, 18). Persévérez, au contraire, jusqu'à la fin, dans ce dénuement, cette nudité que vous avez embrassée en présence de Dieu et des anges.

Pour être admis dans ce monastère, vous êtes resté dix jours à la porte, en nous suppliant avec larmes ; ne persévérez pas seulement dans cette humilité et cette patience, mais augmentez-les encore et faites des progrès. Vous seriez bien à plaindre si, au lieu de développer ces commencements et de tendre à la perfection, vous vous mettiez à descendre plus bas que vous n'étiez. Ce n'est pas celui qui aura commencé, mais c'est celui qui persévéra jusqu'à la fin dans cette sainte profession qui sera sauvé (cf. Mt 24, 30).

37. Le démon nous tend des pièges jusqu'à la mort ; il faut les découvrir de loin

Le serpent, notre ennemi le plus perfide, est toujours sur nos pas pour nous dresser des embûches, et, jusqu'à notre dernier jour, il s'efforce de nous faire tomber. À quoi vous servirait d'avoir bien commencé, d'avoir renoncé d'abord à tout avec une grande ferveur, si vous n'êtes pas dans les mêmes dispositions en mourant, si vous ne conservez pas jusqu'à votre dernière heure cette humilité, cette pauvreté du Christ, que vous aviez choisie devant lui et que vous vous étiez engagé à garder.

Si vous voulez pouvoir tenir vos promesses, observez toujours bien la tête du serpent, c'est-à-dire le commencement de ses tentations, et faites-les connaître sur le champ à votre supérieur. Vous briserez sa tête, vous déjouerez toutes ses ruses, si vous ne rougissez pas de découvrir ainsi toutes les pensées qu'il vous présente.

38. Comment il faut prévoir les tentations et se borner à imiter quelques saints religieux

Suivez le précepte de l'Écriture, et puisque vous êtes entrés au service du Seigneur, demeurez dans la crainte de Dieu (*Eccl 2, 1*), et préparez votre âme, non pas au repos, à la paix et aux délices, mais à la tentation et à la souffrance. C'est par beaucoup de tribulations qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu (*Ac 14, 21*). La porte est petite et la voie qui conduit à la vie est étroite, et il y en a bien peu qui la trouvent. Considérez que vous avez été choisis pour être de ce petit nombre, et ne vous laissez pas entraîner à la tiédeur par l'exemple de la multitude ; mais vivez comme ces quelques élus, afin de mériter d'être avec eux dans le royaume du ciel. Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, et c'est à ce petit troupeau que le Père a bien voulu donner son héritage (*Lc 12, 32*). Ne croyez pas que ce soit une faute légère de s'engager à la perfection et de vivre d'une manière imparfaite. Voici les degrés qu'il faut prendre pour arriver à la perfection.

39. De la méthode à suivre pour parvenir à la perfection

La crainte du Seigneur est, comme je l'ai dit, le principe et la garde de notre salut. C'est par elle que ceux qui désirent la perfection, commencent leur conversion, corrigent leurs défauts et conservent leur vertu. Dès qu'elle pénètre le cœur de l'homme, elle y fait naître le mépris des choses de la terre, l'oubli des parents et l'horreur du monde. L'humilité s'acquiert par le mépris et le renoncement.

Un religieux prouve son humilité : 1° s'il mortifie en tout sa volonté ; 2° s'il ne cache jamais à son supérieur, non seulement ses actions, mais encore la moindre de ses pensées ; 3° s'il ne se confie pas à son propre jugement, mais s'il suit en tout celui de son supérieur, dont il écoute les avis avec joie et empressement ; 4° s'il est pour tout le monde plein d'obéissance, de douceur et d'une grande patience ; 5° si, bien loin de blesser quelqu'un, il ne se plaint pas, ne s'attriste pas des injures que lui font les autres ; 6° s'il ne fait rien, n'entreprend rien qui ne soit conforme à la règle et à l'exemple des anciens ; 7° s'il est content de tout ce qui l'abaisse, et si, dans tous les ordres qu'il reçoit, il se regarde comme un mauvais ouvrier, un indigne serviteur ; 8° s'il se croit le dernier de tous et s'il le dit, non pas du bout des lèvres, mais dans le fond de son cœur ; 9° s'il retient sa langue et n'élève jamais la voix ; 10° s'il ne se laisse pas aller facilement au rire et à la joie. C'est à ces signes et à d'autres semblables qu'on reconnaît une humilité sincère.

Lorsque vous posséderez véritablement cette vertu, elle vous élèvera bien vite à un degré supérieur, à la charité qui ne connaît plus la crainte, et qui vous fera faire naturellement et sans peine, ce que vous accomplissez auparavant avec répugnance, parce que vous ne vous occuperez plus des difficultés, mais que vous agirez par amour du bien et de la vertu.

40. Le religieux doit rechercher les exemples de perfection dans un très petit nombre

Pour parvenir plus facilement à cette disposition, vous devez, dans le monastère, chercher à imiter les exemples de quelques religieux, d'un ou deux seulement plutôt que d'un grand nombre ; car il y en a toujours peu qui pratiquent réellement la perfection, et il vous sera plus utile de recevoir les leçons d'un seul pour vous former à la vie monastique.

41. Recommandatoin à ceux qui vivent en communauté

Si vous voulez vivre et combattre avec persévérance sous cette sainte règle, trois choses surtout vous sont nécessaires. Vous devez pratiquer ce que dit le Psalmiste : « *Pour moi, j'étais comme un sourd qui n'entend pas et comme un muet qui n'ouvre pas la bouche, et je suis devenu comme un homme insensible qui ne peut rien répondre.* » (Ps 37, 14). Vivez aussi comme un sourd, un muet, un aveugle. Regardez uniquement celui qui vous vous êtes proposé pour modèle et fermez les yeux sur tout ce qui pourrait moins édifier, de peur que l'exemple et l'autorité de ceux qui agissent, ne vous entraînent au relâchement et à faire ce que vous aviez condamné d'abord. Si vous rencontrez un désobéissant, quelqu'un qui murmure, qui médite ou fait quelque chose contre la règle, ne vous scandalisez pas et gardez vous bien de l'imiter, mais soyez comme un sourd au milieu de ces désordres. Si on fait des reproches, à vous ou à un autre, si on vous dit des injures, soyez calmes, écoutez comme un muet sans répondre, et répétez toujours dans votre cœur ce verset du Psalmiste : « *J'ai dit, et je tiendrai ma promesse pour ne pas pécher par la langue : j'ai mis une garde à ma bouche, lorsque le pécheur s'est élevé contre moi. J'ai gardé le silence et je me suis humilié. Je n'ai pas même dit de bonnes choses.* » (Ps 38, 2)

Mais observez surtout ce qui me reste à dire : non seulement soyez sourds, soyez muets, soyez aveugles, mais soyez fort comme le dit saint Paul : « *Devenez fort en ce monde afin d'être sage* » (1 Co 3, 18). Ne jugez rien, ne discutez rien de ce qu'on vous commande, mais obéissez toujours avec une grande foi et une entière simplicité ; soyez persuadé que rien n'est plus saint, plus utile, plus sage, que de faire ce que la loi de Dieu ou la volonté de votre supérieur vous ordonne. Quand vous serez fermes sur ce point, vous pourrez persévérer dans

votre vocation, et aucun piège, aucune tentation de l'ennemi ne sera capable de vous faire sortir du monastère.

42. Un religieux ne doit pas, pour être patient, compter sur la vertu des autres, mais sur sa propre douceur

Vous ne devez pas attendre votre patience de la vertu des autres. Si vous n'en aviez que lorsque personne ne vous offense, cela ne dépendrait pas de vous ; mais vous serez toujours libres d'en avoir, si vous l'attendez de votre humilité et de votre douceur.

43. Résumé des moyens d'arriver à la perfection

Enfin, pour résumer tout ce que je viens de dire et le graver plus facilement dans votre cœur, voici quelques préceptes que vous pourrez retenir comme renfermant tous les autres ; écoutez-les comme le moyen de vous élever par degrés, sans beaucoup de peine, à une grande perfection.

« *La crainte du Seigneur est, selon l'Écriture, le principe de notre salut et de notre sagesse.* » (Pr 1, 7). Cette crainte produit une componction salutaire. De cette componction du cœur procède le renoncement, c'est-à-dire le mépris et l'abandon de tous ces biens. De ce renoncement vient l'humilité ; de l'humilité naît la mortification de la volonté. Cette mortification arrache et détruit tous les vices, et lorsque les vices sont détruits, les vertus portent leurs fruits et se développent. Cette fécondité des vertus donne la pureté du cœur, et la pureté du cœur nous fait acquérir la perfection de la charité évangélique.